

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.56711

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.



Deutsch-französisches Kulturzentrum Essen (Hg.), Deutschland – Frankreich. Höhen und Tiefen einer Zweierbeziehung. Ergebnisse eines dreitägigen Symposiums im Februar 1988 in Essen, Essen (Die Blaue Eule) 1988, p. 257.

Les relations entre les peuples sont-elles soumises aux intérêts (ou aux égoïsmes) nationaux, ou encore dominées par la lutte des classes, par le racisme, les fanatismes religieux ou sociaux? Il n'y a pas de réponse entièrement satisfaisante, semble-t-il, hors de la constatation que pour une grande part, elles ressortissent à l'irrationnel: les émotions et l'ignorance y jouent un rôle bien plus considérable que la poursuite raisonnée d'un objectif déterminé. Seules les situations géographiques relatives leur prêtent une apparence de constance, fortifiée par un vague sentiment de «complot permanent» et les schémas des historiens. Ajoutons que la politique extérieure n'intéresse pas beaucoup l'électeur.

C'est donc à bon escient que les participants au symposium d'Essen de février 1988 ont consacré un tiers de leurs débats aux mythes et aux images qui influencent les opinions publiques dans leurs jugements réciproques. Allemands et Français se sont considérés les uns les autres comme turbulents et inquiétants et ont ressenti comme une insulte le reproche qui leur en était fait. C'est ce qu'a exposé Beate GÖDDE-BAUMANN. Un exemple récent et parfaitement irrationnel qu'elle cite donne sérieusement à réfléchir sur la persistance des susceptibilités nationales. Mais il n'est pas nécessaire de faire de la méfiance réciproque des Etats voisins un monopole franco-allemand. N'est-elle pas l'élément principal du sentiment d'extranéité? N'existe-t-elle pas, à des degrés divers, au sein d'une même nation, entre des régions plus ou moins éloignées les unes des autres? Saluons ici la mémoire des professeurs d'histoire français et allemands qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ont collaboré pour éliminer de l'enseignement de l'histoire des deux pays les préjugés et les légendes, parmi lesquels, du côté français, Edouard Bruley.

Les guerres ne se terminent plus par un armistice et une paix rapides et un mariage royal: elles se prolongent par une occupation et les ressentiments qu'elle laisse. L'exposé de Marieluise CHRISTADLER se limite aux occupations de 1870 et de l'après-première guerre mondiale qui vit naître en 1923 le culte de Schlageter. Patrick DÉMERIN expose l'exploitation qui a été faite en Allemagne du terme «la Grande Nation», qui, lors de la Révolution, s'appliquait bien davantage à l'ensemble des «citoyens» libérés de ce que l'on appelait «l'absolutisme royal» qu'à une volonté de suprématie.

Les rencontres de jeunesse sont un des moyens de remédier aux ignorances et aux préjugés réciproques. Christian ALIX et Dieter TIEMANN en ont exposé de manière excellente les aspects pédagogiques. Car ces rencontres, pour être fructueuses, doivent être soigneusement préparées. Il n'y a aucun profit à mettre en contact soudain des jeunes totalement ignorants les uns des autres: ils en resteront à regretter les uns, leur bifteck-frites, les autres leur schnitzel, et à noyer, au café du coin, leur courte nostalgie. Les jeunes Français germanisants, les jeunes Allemands francisants, devraient jouir dans ces échanges, d'une large priorité.

Hans T. SIEPE tire de la littérature contemporaine l'impression que les Français sont plus intéressés par l'Allemagne que les Allemands ne le sont par la France. Il semble en effet, que les échanges culturels entre écrivains et érudits étaient plus nombreux et plus fructueux à l'époque de «l'ennemi héréditaire», au début du siècle, qu'ils ne le sont aujourd'hui, alors qu'ils sont encouragés à grands frais par les deux gouvernements. Peut-être la baisse du niveau des études classiques, au profit des études scientifiques, en est-elle la véritable raison.

Les relations économiques forment la deuxième partie de l'ouvrage. René LASSERRE, au sujet du déséquilibre des relations commerciales, Claus LEGGEWIE sur les conceptions différentes de la haute technique, M. GOUAZÉ sur l'internationalisation de la production, exposent les différences de situation ou de comportement qui freinent la coopération franco-allemande, alors que la crise de l'acier (Hanskarl von UNGER) a posé dans le bassin de la Ruhr et dans le Nord Pas-de-Calais (Sybille STÖBE) des problèmes analogues auxquels les initiatives locales



n'apportent quelque remède que si la décentralisation n'est pas fictive, c'est-à-dire si elle comporte l'attribution à la collectivité locale de ressources financières autonomes suffisantes.

Sur le plan de la politique et de l'histoire, alors que Jacques MORIZET fait ressortir avec juste raison l'acquis principal du traité franco-allemand de 1963 – les fréquentes rencontres au sommet des dirigeants des deux pays – Wilfried LOTH exprime son scepticisme. L'entente franco-allemande est-elle une réalité ou un mythe? Il est vrai, les attitudes des deux pays concernant les relations avec l'U.R.S.S. ont longtemps souffert d'une arhythmie qui a engendré parfois quelque méfiance. Il est vrai aussi que la crainte d'une extension de la puissance soviétique jusqu'au Rhin a été déterminante dans les efforts entrepris par les gouvernements français successifs pour faire entrer la République Fédérale dans le système occidental. Pour une fois, la raison a précédé le sentiment: faut-il le regretter? L'Allemagne de l'Ouest avait-elle d'autre choix, si ce n'est »l'amitié soviétique« dont jouit la R.D.A., c'est-à-dire la servitude?

L'union de l'Europe occidentale est un devoir franco-allemand, déclare Klaus HÄNSCH. C'est plus encore une nécessité. M. HÄNSCH et Ingo KOLBOOM abordent la question de la défense collective et de la sécurité de l'Europe, et en ce domaine, l'irrationnel apparaît des deux côtés. On ne peut guère comprendre comment on a pu s'imaginer que les Allemands préféreraient éventuellement la garantie d'une alliance française à celle que leur offre l'alliance des Etats-Unis: il suffisait cependant de se mettre un instant à la place des Allemands pour être fixé. L'amitié franco-allemande ne peut être exclusive: elle doit s'appuyer sur l'amitié des Etats-Unis. Dans l'autre sens, on ne saisit pas très bien en quoi l'existence de Plutons ou d'Hermès français mettrait davantage en danger l'Allemagne que leurs équivalents soviétiques, américains ou anglais.

Manfred DAMMEYER explique enfin les principes sociaux-démocrates de la formation de la jeunesse. Ils reposent sur la devise »Liberté, Egalité, Fraternité« donnée à la France par la révolution de 1848 (car la version de 1793: »Liberté, égalité ou la mort« n'avait vraiment rien de séduisant). Cette conclusion est bien à sa place, car cette devise offre la même espérance, le même idéal à la jeunesse des deux pays, en qui repose l'avenir de l'amitié franco-allemande, au delà des fantômes du passé, au delà de ceux d'entre nous qui ont vécu ces terribles années.

On regrettera peut-être que personne n'ait eu l'occasion d'évoquer le rôle éminent que les télévisions devraient jouer en ce domaine et qu'elles ne jouent pas pour le moment. On n'a pas abordé non plus la différence sensible de comportement des opinions publiques au sujet de la monnaie. Les Allemands échaudés par deux catastrophes totales du mark en moins de trente ans appuient une politique de rigueur monétaire, qui a d'ailleurs fait la preuve de son efficacité. Les opinions des autres pays occidentaux, habitués à la drogue des dévaluations sournoises, n'ont pas, hélas, les mêmes réactions.

Chaque exposé est appuyé d'une bibliographie qui permet de développer les sujets traités. On ne peut d'autre part que se féliciter d'une aussi prompt publication d'un colloque. Le fait est trop rare pour n'être pas signalé.

Henry ROLLET, La Celle St. Cloud

Daniel KOERFER, Kampf ums Kanzleramt, Erhard und Adenauer, Stuttgart (DVA) 1987, 894 p.

Adenauer et le »miracle économique«: telles sont les deux idées qui viennent invariablement à l'esprit lorsqu'on évoque les quinze premières années de la RFA. Deux images complémentaires, mais qui fonctionnent différemment. Si au nom du premier chancelier fédéral on associe automatiquement la stabilité politique intérieure et l'affirmation progressive de l'Allemagne de l'ouest sur la scène internationale, le cliché du »Wirtschaftswunder« n'évoque aujourd'hui plus guère le personnage de Ludwig Erhard, pourtant fêté à l'époque comme »le père« du-dit miracle.